



Les fondements socioculturels de la pratique de l'excision chez les Mangôro de Katiola (Côte d'Ivoire)

Mazou Gnazegbo Hilaire

Socio-Anthropologue de la santé, Université Alassane Ouattara, Bouake, Côte d'Ivoire

Abstract

The practice of female excision in Côte d'Ivoire, particularly in Mangôro, is more and more seen despite the mobilization of Western human rights organizations and media through various forms of awareness-raising campaigns and especially arrests and Resulting convictions. Our aim is to make clear that criminalization, by itself, can not lead to the abandonment of the practice of excision which serves as a rite of passage and recognition of the young girl in her Mangôro society. But it is necessary to begin by enlightening the mentalities using more participative means, especially as the practice of excision, is significant for the Mangôro people in Katiola. In fact, the latter, allows to highlight, the hidden powers of the Mangôro woman, especially the specialist of excision.

Keywords: excision practice, the woman who practice the excision, mangoro, hidden power, woman

1. Introduction

Dans le monde, plus de 140 millions de femmes et de jeunes filles ont subi une forme d'excision. Les zones concernées par cette pratique sont entre autres, l'Afrique subsaharienne, le Proche Orient et l'Asie du Sud - Est (UNICEF, 2008) ^[13]. L'excision ^[1] ou mutilation génitale féminine concerne toutes les interventions aboutissant à une ablation partielle ou totale des organes génitaux externes de la femme ou toute autre mutilation des organes génitaux féminins pratiquée à des fins non thérapeutiques (OMS, 2008) ^[7, 9].

Depuis plus d'une décennie, les mutilations génitales féminines ou l'excision de la jeune fille en Afrique subsaharienne notamment en Côte d'Ivoire, fait l'objet d'une attention particulière de la part de la communauté internationale (Oulai JC, 2006) ^[11]. En effet, très tôt les agences des Nations Unies (UNICEF, FNUAP, OMS), ont pris position pour l'interdiction de cette pratique considérée comme un acte de violence perpétré contre l'intégrité physique et sexuelle de la jeune fille. La question essentiellement traitée sous l'angle des violences faites aux femmes et de la discrimination fondée sur le genre, émeut principalement les populations concernées par cette pratique notamment celles du Nord ^[2] et de l'Ouest ^[3] de la Côte d'Ivoire, alertées par les organisations des droits de l'homme et les médias occidentaux. Or après plus d'une décennie de forte mobilisation autour de la question du phénomène de l'excision, les efforts en termes de prévention et de répression apparaissent presque inefficaces puisque cette pratique ancestrale persiste et résiste au temps. En effet, des jeunes filles continuent d'être excisées dans la partie Nord et Ouest du pays notamment chez les Mangôro de Katiola ^[4], qui en

sont une parfaite illustration. Quelle est donc la signification sociale de la pratique de l'excision dans la communauté Mangôro ? Quels sont les déterminants sociaux qui permettent de comprendre le comportement des Mangôro vis-à-vis de l'excision ? Quel est l'impact des différentes campagnes de sensibilisation et surtout le spectre des dernières arrestations liées à la pratique de l'excision sur cette population ?

Pour répondre à ces préoccupations, l'enquête sur les fondements socioculturels de l'excision de la jeune fille a été menée au travers d'entretiens approfondis et directs, auprès d'une quinzaine de personnes (jeunes filles, femmes et exciseuses) de Mangôro. Il ressort principalement de nos analyses que les enquêtées (jeunes filles, femmes et exciseuses) sont effectivement excisées conformément à leur tradition.

2. Matériel Et Methodes

Cette étude permet d'analyser à travers une approche phénoménologique, les significations sociales que les jeunes filles et femmes Mangôro excisées donnent à la pratique de l'excision. Le quartier Mangôro de Katiola a été choisie dans le cadre de cette enquête, pour deux raisons essentiellement. La première est liée au fait que plusieurs femmes (exciseuses) y ont déjà fait l'objet d'arrestation et de condamnation conformément à la loi de décembre 1998. La seconde raison se justifie par le fait que la communauté Mangôro, a été ciblée par plusieurs campagnes de sensibilisation portant sur la violence perpétrée contre l'intégrité physique et sexuelle de la jeune fille.

Le travail de terrain s'est déroulé sur une période de deux (2) mois (Février à Mars 2016). Au départ de cette recherche, l'enquête exploratoire réalisée auprès de quelques personnes ressources notamment, les autorités et les ONG chargées des questions de mutilations génitales féminines et toutes autres violences faites aux femmes, nous a permis de sortir du milieu des sources muettes et de constater l'effectivité de la pratique

¹ Doh en pays Mangôro

² La région du Nord est représentée par les Sénoufo, Lobi et malinké.

³ La région de l'Ouest abrite les grands groupes Wê et Dan. Ces populations sont situées dans l'ouest montagneux de la côte d'Ivoire, vers le Libéria.

⁴ Chef-lieu de la région du Hambol

de l'excision dans la communauté Mangôro de Katiola. Ensuite, nous avons au travers, d'entretiens directs et compréhensifs, échangé avec quinze (15) personnes (jeunes filles, femmes et exciseuses) dans le quartier Mangôro ou Mangôroso à Katiola.

Cette enquête de base, a permis de questionner l'impact non seulement des nombreuses campagnes médiatiques portant sur les conséquences des mutilations génitales féminines, mais aussi et surtout l'environnement des récentes arrestations et condamnations des exciseuses de Katiola. Notamment, les logiques sociales et pratiques qui sous-tendent la pratique de l'excision chez les Mangôro. Ainsi, nous avons pu recueillir plusieurs témoignages qui permettent d'apprécier les fondements socioculturels, le système de représentation, les opinions et les pratiques sociales des enquêtées vis-à-vis de l'excision en tant qu'institution sociale ou en tant que produit des conduites collectives chez les Mangôro (Christine J, 1997) ^[6].

Cette recherche permet de questionner et d'analyser le paradoxe entre le nouveau contexte qui traite l'excision sous l'angle de la discrimination fondée sur le genre et le contexte traditionnel selon lequel, la pratique de l'excision est une forme de socialisation, un héritage culturel à transmettre aux générations futures (Oulai JC, 2006) ^[11].

Les données collectées, ont été analysées selon la théorie de l'habitus ^[5] popularisée par Pierre Bourdieu. Le concept sociologique d'habitus que nous convoquons dans cette recherche, désigne le fait de se socialiser au sein d'un peuple traditionnel, formant ainsi un "système de dispositions réglées" acquises par ajustement spontané entre les contraintes imposées à l'individu et ses espérances ou aspirations propres. L'habitus permet d'expliquer que des individus, appartenant à une même catégorie sociale, à un même groupe, placés dans des conditions analogues aient une vision du monde, des idées, des comportements, des goûts similaires (Bourdieu P, 1994 ; Bronckart J-P et Schurmans M.-N. 1999) ^[3, 2]. L'habitus est non seulement un système de préférence mais également un système générateur de pratique qui indique que chaque individu a un comportement cohérent qui lui semble naturel mais qui est le produit de ses expériences sociales (Baudouin J.-M, 2001; Bouveresse J. 1996 ; Bruner J, 2000) ^[1, 4]. L'habitus est donc un lien englobant des dimensions diverses d'ordres physique, psychique, social et culturel (Mauss M, 2010) ^[8].

La théorie de l'habitus permet donc de comprendre et d'expliquer à travers les façons d'agir et de parler, comment, le peuple Mangôro revendique son attachement et sa fidélité à la pratique de l'excision considérée comme un héritage culturel, un facteur d'identité culturelle qui organise et régule la vie sociale (Bruner J, 2000 ; Bourdieu P, 1994) ^[3, 4]. L'excision fait ainsi, office de rite de passage et de reconnaissance de la jeune fille dans la société Mangôro (Christine J, 1997) ^[6].

Toutes ces approches permettront de saisir et d'analyser, les fondements socioculturels et les opinions qui sous-tendent la persistance de la pratique de l'excision chez le peuple

Mangôro de Katiola, selon trois (3) principaux axes.

3. Resultats de la recherche

3.1 La pratique de l'excision, une valeur culturelle chez les Mangôro

Au cours de cette enquête, nous avons eu avec les jeunes filles, femmes et exciseuses Mangôro, des entretiens compréhensifs et structurés autour de la signification sociale de la pratique de l'excision, l'impact des campagnes de sensibilisation et surtout le spectre des dernières arrestations liées à l'excision sur cette population. Il ressort de ces entretiens que l'excision est d'abord une pratique très ancienne, un héritage culturel qui se transmet de génération en génération chez les Mangôro de Katiola selon ces enquêtées,

« Parce que nos grands-mères là, eux ils ont fait, nos mamans ont fait aussi, donc on ne peut pas dire que nous on ne va pas faire, donc nous aussi là on est obligé de faire » (T C, 40 ans).

« C'est notre truc (culture) oh on ne peut pas laisser, si c'était à refaire j'allais faire pour moi encore, j'allais accepter parce que j'aime d'eh » (K A, 35 ans).

Dans la même logique, « Une femme excisée c'est ce qui est bon » (T C, 40 ans).

Dans la communauté Mangôro, l'excision est considérée comme une identité culturelle, une forme de socialisation et d'intégration sociale pour les jeunes générations. Ainsi, être femme Mangôro signifie « être excisée ». C'est-à-dire, la femme est considérée comme membre de la communauté Mangôro, que si et seulement si, elle est passée par l'étape de l'excision. Ce qui lui donne droit à tous les privilèges tels que la considération des siens, le mariage coutumier comme le témoigne ces enquêtées.

« Si tu n'as pas fait on te considère même pas comme femme, on ne te voit même pas, tu n'as aucune valeur » (K A, 35 ans)

« Une fille excisée devient comme une nouvelle personne ». (CK, 34 ans)

« Si tu n'as pas fait, tu peux pas te marier ici, On va te marier à un boussoumani ^[6] » (C A, 25 ans)

Ensuite, l'excision est aussi pratiquée chez les Mangôro pour des raisons de santé et d'hygiène. En effet, une fille non excisée en pays Mangôro est considérée comme « une fille sale, une fille impure » (TY, 30 ans). Par conséquent, toute fille Mangôro, doit forcément passer par l'étape de l'excision, gage de purification et d'hygiène afin de se débarrasser de ce qui la rend sale et impure comme l'atteste ces propos.

« C'est pour les rendre propre quoi, les saletés s'arrêtent vers ce côté-là (partie clitoris et lèvres) » (C F, 27 ans)

⁵ L'habitus désigne l'ensemble des goûts et des aptitudes acquis par un individu au cours du processus de socialisation. L'habitus est non seulement un système de préférence mais également un système générateur de pratique

⁶ En malinké qui signifie étranger, qui ne pratique pas l'excision dans sa culture

« Lorsqu'on n'est pas excisées, y a des bêtes qui sortent là-bas » (TY, 30 ans)

Ainsi pour la communauté Mangôrô, le clitoris est un véritable problème de santé dans la mesure où il renferme des bêtes, des chenilles, des fourmis provoquant des démangeaisons au niveau du sexe de la femme d'où l'intérêt de la pratique de l'excision. Comme l'atteste cette exciseuse.

« Il y a pour certaines qui est comme chenille, il y a pour d'autres aussi qui est comme fourmi, c'est pour enlever tout ça, on fait kênin là » (KF, 50 ans).

Enfin, chez les Mangôrô, « *Le clitoris obstrue le passage de l'enfant et rend l'accouchement difficile* » (CK, 34 ans). La pratique de l'excision tue aussi l'appétit sexuel chez la jeune fille gage de fidélité et d'abstinence. Toute chose qui met la jeune fille à l'abri de « *courir les hommes, coucher de gauche à droite* » (TM, 32 ans).

La pratique de l'excision demeure pour la communauté Mangôrô, un rite initiatique, de passage de la jeune, donc une bonne chose dans la mesure où elle transcende le temps et l'espace malgré son interdiction comme l'indique cette exciseuse.

« Chez les Mangôrô, Quand ta fille n'est pas excisée c'est pas bon, c'est une honte pour toi ; en plus, un chef, un leader communautaire n'a pas le droit d'épouser une fille non excisée, c'est une malédiction » (KF, 50 ans).

Toujours selon l'exciseuse, « *On l'a fait parce que c'est une bonne chose et ils disent de ne plus faire. Sinon ils vont nous mettre en prison si on fait* ».

Dans le même ordre d'idée, « *Cette affaire est tellement bien que même des femmes baoulés viennent faire et repartir* ».

3.2 La pratique de l'excision, une affaire de femme et de statut social en pays Mangôrô

Dans cette culture d'appartenance, la représentation de l'excision est positive. L'excisée est valorisée et l'exciseuse, communément appelées *Doh dow mouso*, occupe dans ce champ socio-culturel Mangôrô, un statut particulier reconnu en tant que tel par tous les membres de la communauté. Elle se présente comme une spécialiste dans le domaine de l'excision. Mais dans le même temps, la pratique de l'excision lui rapporte des gains matériels, financiers et sociaux tels que le respect et surtout la reconnaissance sociale comme l'indique cette exciseuse à travers,

« Quand on faisait l'excision, on gagnait notre mangé, on te donne 3500 francs, un morceau de pagne de valeur, un gros savon et un coq blanc quand la fille est grande »

Dans le même ordre d'idée, « *quand ma maman faisait l'excision, elle était respectée par tout le village, notre famille aussi était respectée par tout le monde* » (fille d'exciseuse, 30 ans).

En plus des biens en nature et en espèce qu'elle reçoit tous les jours, les filles excisées constituent aussi pour l'exciseuse, une

main d'œuvre bon marché pour ses activités champêtres. En pays Mangôrô, l'exciseuse n'est donc pas une personne ordinaire, elle est même au niveau du village et surtout des femmes, une figure de proue à qui, les femmes et les autres membres de la société doivent obéissance et respect. En effet, l'exciseuse possède selon les témoignages recueillis auprès de personnes ressources, des pouvoirs mystiques et cachés dont elle a, seule les secrets en matière d'excision. Elle est même en la matière, l'interface entre tous les vivants et tous les disparus qui vivent dans la pensée de leurs descendants. A ce titre, l'exciseuse occupe une place de choix dans la hiérarchie du village et participe très souvent aux prises de décisions comme le souligne ce notable, « *Elle est consultée dans plusieurs cas, souvent lorsque les hommes ne s'accordent pas sur le choix d'un chef de village par exemple, elle peut être approchée pour donner son point de vue* ».

Au niveau spirituel, la pratique de l'excision est considérée par les Mangôrô comme un héritage culturel qui se transmet de mère en fille avec obligation de pérennisation. Ainsi, arrêter brusquement cette pratique pourrait nuire non seulement aux acteurs mais aussi, à tous ceux qui s'y opposent.

De même, la portée sociale et religieuse de l'excision chez les Mangôrô, va au-delà du simple cadre du bois sacré qui abrite l'opération. En effet, à travers cet événement, c'est toute la communauté qui est mobilisée pour participer à l'ordre social, à l'équilibre entre les divers éléments de la société, à la sociabilité spontanée entre les membres de la société passée, présente et future qui se saisie à travers la succession des générations. Ainsi, la pratique de l'excision participe au consensus, à l'harmonie du peuple Mangôrô selon les différents témoignages.

« Avant de faire excision, on te demande de demander pardon à tous ceux que tu parles pas avec eux, ou bien que vous avez fait palabre dans la famille parce que on ne va pas dans le bois sacré avec racine, c'est pas bon » (KF, exciseuse).

Dans le même ordre d'idée, « *Tu dois aussi demander pardon et te réconcilier avec les gens du village qui sont en palabre avec toi* »

La pratique de l'excision exige donc en amont, la concordance de tous les esprits, voire de l'humanité toute entière. A cette occasion, le noir qui symbolise le mal, les rancœurs, la jalousie, les conflits est évacué à travers des rituels non seulement au sein des familles mais surtout au niveau de la communauté Mangôrô de façon générale. C'est donc l'occasion pour la femme (exciseuse), de participer au règlement des conflits entre les autres femmes, préparer la jeune fille au nouveau rôle de femme, de future épouse sans oublier les paroles incantatoires prononcées en guise de bénédictions.

La pratique de l'excision se présente donc comme une affaire de femmes que les hommes ne maîtrisent pas.

3.3 L'excision chez les Mangôrô, une pratique qui résiste au temps malgré les intimidations

L'excision est considérée comme une mutilation grave et injuste dans de nombreux pays dans le monde, mais aussi par

des organisations internationales telles que l'ONU, l'OMS et l'Unicef.

Toutefois, cette pratique transcende toutes les frontières nationales, religieuses et de classe, malgré les intimidations et les sanctions judiciaires au nom de l'attachement aux valeurs socio-culturelles, la préservation de la virginité considérée comme un idéal féminin au mariage et l'interdiction de l'accès à l'orgasme des femmes.

La pratique de l'excision est aussi pour la communauté Mangôro, un cadre de transmission du savoir, du savoir-faire et du savoir-être que les générations présentes et futures ont obligation de pérenniser pour éviter la colère des ancêtres. Comme l'atteste cette enquête.

« Si c'était à refaire, j'allais faire pour moi encore parce que une fille non excisée est une honte pour sa famille, une malédiction » (KF, 50 ans)

Dans le même ordre d'idées, *« Là-bas c'est comme une école, après l'excision, on nous surveille jusqu'à la guérison. Pendant ce temps on nous montre les choses de la vie, comment on doit se comporter dans la vie » (CF, fille excisée)* L'enquête de terrain a aussi montré que l'excision se pratique toujours en pays Mangôro, malgré les intimidations et les récentes arrestations des exciseuses à Katiola. Le propos qui suit en est la parfaite illustration.

« Ils disent de ne plus faire. Sinon ils vont nous mettre en prison si on fait, alors que c'est une bonne chose pour la femme donc nous on fait en cachette ». (KF, exciseuse)

4. Analyse et discussion

La question de l'excision permet d'analyser deux visions du monde, diamétralement opposées de nos jours. La première, considère la pratique de l'excision comme un acte illégal et criminel à interdire au nom du respect des droits de l'homme, du respect de la personne humaine et de la protection de l'enfance (OMS, 2008 ; UNICEF, 2008) ^[13, 7, 9]. La seconde, culturelle et identitaire, la plus significative pour le peuple Mangôro, est vue comme une institution, une école qui fait office de rite de passage et de reconnaissance de la jeune fille dans sa société (Oulai JC, 2006) ^[11].

En effet, d'un côté l'excision est poursuivie et punie comme étant un crime grave, une atteinte à l'intégrité physique et morale des personnes concernées (UNFPA-UNICEF, 2012) ^[12] et de l'autre, elle est défendue au nom du relativisme culturel et de la liberté de culte, qui remet ainsi en cause la gravité de ses conséquences sur la santé et la sexualité des femmes (Richard S, 2000; Janice B, 2007; Carla O, 1999) ^[5]. Dans le premier cas de figure, l'excision est vue comme une discrimination fondée sur le genre et une violation des droits de la jeune fille dans la mesure où, elle est, la plupart du temps, réalisée de manière forcée, sans le consentement de celle à qui les organes génitaux appartiennent (HDCH, OMS, ONUSIDA, PNUD, UNCEA, UNESCO, UNFPA, UNHCR, UNIEF, UNIFEM, 2008) ^[7, 9]. Dans le second cas, la lutte contre l'excision est décrite comme une forme de colonialisme dans la mesure où le clitoris est considéré comme une imperfection de la création divine, un résidu masculin devant

être ôté pour parfaire la création de la femme dans la communauté Mangôro (Christine J, 1997 ; Carla O, 1999) ^[6]. C'est dans ce cadre d'analyse que s'inscrit notre recherche sur les fondements socioculturels de la pratique de l'excision chez les Mangôro de Katiola.

La représentation positive de l'excision, la valeur accordée à la jeune fille excisée et le statut particulier de l'exciseuse (la spécialiste de l'excision) dans la culture Mangôro, expliquent la persistance et la résistance de cette pratique malgré son interdiction. En d'autres termes, le peuple Mangôro revendique son attachement et sa fidélité à l'excision considérée comme sa culture, son identité culturelle qui organise et régule sa vie en société (Bruner, J. 2000 ; Bourdieu P, 1994) ^[3, 4]. L'excision fait donc parti du processus de socialisation de la jeune fille Mangôro (Christine J, 1997) ^[6], à l'image des Dan à l'Ouest et des Koyaka, au Centre-Ouest de la Côte d'Ivoire (Oulai J C, 2006 ; Opadou K, Traoré F et Ismail B, 2015) ^[11, 10]. Notre propos s'inscrit dans cette même perspective, contrairement aux nombreux traités internationaux qui évoquent l'interdiction de l'excision et des mutilations sexuelles féminines de façon générale.

Les tentatives d'éradiquer l'excision en Afrique sont anciennes ; elles remontent au moins au XVI^e siècle. Les gouvernements coloniaux britanniques et certains Etats africains indépendants adoptèrent des lois contre ces pratiques. Au cours de la dernière décennie, ces efforts se sont intensifiés, en particulier après que les Nations unies eurent proclamé leur soutien aux nombreuses organisations non gouvernementales qui combattent les mutilations rituelles dans les différents pays d'Afrique (UNFPA-UNICEF, 2012) ^[12].

Mais dans l'ensemble, ces efforts n'ont pas été couronnés de succès, vu que les coutumes et les tabous sexuels touchent au plus profond de l'être ; le fait d'en discuter, sans parler de les remettre en cause, provoque les angoisses et les peurs les plus sombres (Bruner J, 2000 ; Bourdieu P, 1994) ^[3, 4]. En outre, ces rites jouent un rôle significatif dans les lignages familiaux et dans les relations tribales au sein des communautés. La pratique de l'excision est défendue le plus jalousement par les femmes elles-mêmes. Les exciseuses traditionnelles, qui constituent une couche puissante dans la structure sociale villageoise, dépendent pour leurs ressources des revenus qu'elles tirent de ces opérations. Dans une culture d'appartenance comme la société Mangôro, la pratique de l'excision est souvent le seul moyen d'exercer un pouvoir auquel une femme peut accéder (Opadou K, Traoré F et Ismail B, 2015) ^[10]. Et surtout, le phénomène de l'excision est lié de façon tellement étroite aux réalités économiques et sociales de la vie quotidienne que son éradication exige une transformation fondamentale de la société Mangôro. Telle est aussi notre point de vue à travers cette recherche.

5. Conclusion

La pratique de l'excision est considérée comme une identité culturelle, une institution sociale qui fait office de rite de passage et de reconnaissance de la jeune fille dans la société Mangôro. Dans ce champ socio-culturel, la femme ou la jeune fille excisée est valorisée pour son initiation à l'état de femme ; l'exciseuse est respectée et occupe une position sociale particulière en tant que spécialiste de l'excision mais

surtout pour ses pouvoirs cachés. L'excision est actuellement défendue et pratiquée par le peuple Mangôro de Katiola, au nom de la virginité considérée comme un idéal féminin au mariage et du patrimoine culturel ou traditionnel.

Il faut noter avec ces résultats, que la question de l'excision est complexe et difficile à appréhender uniquement sous sa dimension chirurgicale qui concerne l'ablation des organes génitaux de la jeune fille. Cette complexité recommande que l'on ne mette pas en péril, la dimension culturelle et identitaire de l'excision, plus significative pour le peuple Mangôro de Katiola. D'où son attachement à cette pratique qui persiste malgré la criminalisation qui en découle.

6. Références

1. Bouveresse J. Règles, dispositions et habitus. Critique, 1996 ; 579-580:573-594.
2. Bronckart JP, et Schurmans MN. Pierre Bourdieu - Jean Piaget : habitus, schèmes et construction du psychologique, Dettes et critiques, Paris, La Découverte, 1999 ; 153-175.
3. Bourdieu P. Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action, Paris, Seuil, 1994.
4. Bruner J. Cultures et modes de pensée. L'esprit humain dans ses œuvres, Paris, Retz, 2000.
5. Carla Makhoul Obermeyer. Female Genital Surgeries: The Known, the Unknown, and the Unknowable», Medical Anthropology Quarterly. 1999; 13(1):79-106.
6. Christine J, Walley. Searching for 'Voices': Feminism, Anthropology, and the Global Over Female Genital Operations, Cultural Anthropology: journal of the society for Cultural Anthropology. 1997; 12(3):405-438.
7. HDCH, OMS, ONUSIDA, PNUD, UNCEA, UNESCO, UNFPA, UNHCR, UNIEF, UNIFEM. Eliminer les mutilations sexuelles féminines. Déclaration inter institutions, 2008.
8. Mauss M. Esquisse d'une théorie générale de la magie, dans Sociologie et anthropologie, PUF, coll. Quadrige, 12e éd. 1re éd., 2010-1902.
9. OMS. Eliminer les mutilations sexuelles féminines. Déclarations interinstitutions, Genève, 2008.
10. Opadou K, Traoré F et Ismail B. La résistance au changement chez des femmes violentes en Côte d'Ivoire : Cas des exciseuses, European Scientific Journal. 2015; 35(11) :222-236.
11. Oulai JC. La pratique de l'excision chez les Dan de Logoualé côte d'ivoire: pourquoi et comment », in [<http://www.reseau-terre.eu/article488.html>.], consulte le, 2006-2015.
12. UNFPA-UNICEF. Programme conjoint sur les mutilations génitales féminines/excision : accélérer le changement, Rapport annuel, 2012.
13. UNICEF. Changer une convention néfaste : la pratique de l'excision mutilation genital féminine, in, <http://www.unicef-irc.org/publications/pdf/fgm.fr.pdf>., 2008-2015.
14. UNICEF. Mutilations génitales féminines/excision : aperçu statistique et étude de la dynamique des changements, 2013.